

Façons de parler

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 14

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un peu fort. Nos amis d'Oron et de Mézières ne comprendraient pas qu'on raconte l'histoire locale de cette manière. Et d'abord, respectons le vieux français de chez nous, le français tel que l'écrivait nos pères, lesquels n'étaient guère « ferrés » en orthographe. A une époque où le premier venu sait accorder les participes passés et donne à sa phrase le tour logique et terne que vous savez (sujet, verbe, compléments), quoi de plus savoureux que cette phrase tirée d'un article intitulé « L'argent du diable » :

« Premièrement qu'il y a l'environ de vingt quatre ans, en temps de Caresme estant au lieu appelé au Chasnay, s'apparut a Luy un grand homme vestu de noir, ayant les pieds comme une vache, lui disant s'il voulait se donner à luy. »

Ou encore :

« Il touche avecq la main engraisée de dicte graisse la femme d'honorable Thimont Dufour, laquelle des quelques temps après mourut. »

La discussion devint générale. Gédéon des Amburnex — si ce n'est lui, c'est donc son frère — parla abondamment des « fabliaux à la mode vaudoise » qui, bien entendu, ne peuvent s'écrire qu'en prose puisque notre pays n'a plus de poètes. Avec sa verve coutumière, il nous conta quelques petits chefs-d'œuvre de malice et d'esprit. Insensiblement les auditeurs s'étaient rapprochés pour ne pas perdre une parole, tandis que « Sami » — lequel « gratte son sillon » toute la semaine — prenait des notes d'une main ferme.

Soudain, un mouvement se fit dans l'assemblée et je vis venir Pierre Deslandes, le savoureux conteur du « Milieu du Monde ». Les poches de son pardessus étaient bourrées de volumes brochés, parmi lesquels je reconnus « Les Contes de la Bonne Année » et « Saisons enlacées ». Poussé par ma curiosité, je voulus lui demander le titre de son prochain livre.

— Mon prochain livre, dit-il en souriant, aura pour titre « Le vin de Corse ». Cela vous étonne. On voit bien que vous connaissez mal le Bourguignon que je suis. Sachez, mon cher monsieur, que le meilleur moyen de connaître un homme, c'est de savoir quel vin il boit. Le « Neuchâtel » vous donne des idées claires, avec quelque chose d'agressif. Le « Lavaux » procure à nos magistrats ce robuste bon sens qui est le fond de l'âme vaudoise. Quant au vin de Corse, il vous rend simplement humain à tous les points de vue... et c'est une très grande chose, ajouta-t-il avec sérieux !

Alors, le président s'avança et je le reconnus tout de suite à sa bonne figure de notaire vaudois, haute en couleurs, à son sourire accueillant et à ses moustaches à la gauloise.

D'un geste large, il désigna la table servie :

— Prenez place, messieurs, prenez place et veuillez trouver, dans ce modeste repas, la récompense de vos efforts et le prix de vos peines !

Le premier qui s'assit fut le rédacteur d'un de nos bons quotidiens lausannois. Il s'excusa de son empressement en nous affirmant qu'il vivait dans un monde, ou plutôt dans un journal où l'on faisait de la nuit le jour et du jour la nuit.

Il s'empara du plat de hors-d'œuvres et ajouta, après avoir consulté sa montre :

— Je suis désolé, messieurs, vraiment désolé, mon départ coïncidera avec l'heure du champagne...

Un imprimeur, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, lui dit :

— Ah ! monsieur Robert, ne parlez pas de départ ici ! Ces mots de « départ » et « arrivée » sont, avant tout, des termes de guides, de vaporeux et de skieurs. Le « Conteur » est septuagénaire, ne l'oubliez pas ! Il y a belle lurette qu'il a jeté sac et piolet aux orties et qu'il ne quitte son fauteuil que pour se plonger dans les « Ascensions et flâneries » du grand poète vaudois dont il a dignement fêté le centenaire. Faites comme nous, vivez le temps présent et ne parlez pas de départ.

Et pour mieux détailler la belle truite meu-

nière qui s'avançait vers lui, le bon imprimeur P. ôta ses lunettes et saisit le plat dont il humait le parfum avec délices.

D'accortes sommelières apportèrent encore d'autres plats chargés de victuailles, et il n'y eut plus, autour de la table fleurie, que treize convives parfaitement heureux. Je n'en dis pas davantage, car vous savez, aussi bien que moi, que « les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Jean des Sapins.

Pan ! sur la tête à Jean. — Mon cher député, permettez-moi de vous présenter un des hommes qui ont le plus écrit de bêtises au cours de leur carrière.

— Monsieur est comme vous, journaliste ?

— Non... sténographe au Grand Conseil ! Nem.

FAÇONS DE PARLER

VOUS avez tous remarqué que maintes personnes emploient jusqu'à la manie, certaines locutions ou certains mots.

Sainte-Beuve l'avait remarqué.

A tel point qu'il s'amusa, un jour, à établir une liste de ces expressions en tâchant de deviner, par leur moyen, le caractère de ceux qui les affectionnaient.

Voici un aperçu de ce curieux tableau :

« Franchement » est le mot favori des personnes dissimulées.

« Sans façon », celui des gens cérémonieux.

« On peut me croire », dit à tout propos le menteur.

« Parlons net », déclare l'homme méticuleux. Certains bavards, concluait Sainte-Beuve, commencent souvent par « enfin » une longue dissertation.

Il vous est loisible de vérifier si Sainte-Beuve avait raison.

Et si vous avez une manie dans le genre de celles qu'il signalait, guérissez-vous en.

LES ABBAYES D'AUTREFOIS

NOUS l'appelions couramment l'Abbaye et c'était, cela va sans dire, un des principaux événements de l'année.

Nous nous y préparions longtemps à l'avance et en parlions de plus longue date, encore. Déjà, plusieurs semaines avant, à la sortie des classes, garçons et filles se livraient derrière les haies, près des buissons, dans les chemins creux, aux carrefours mystérieux des routes, bref, un peu partout, à des colloques rapides, secrets de conspirateurs véritables. C'est alors qu'on dressait les plans stratégiques des prochaines opérations. Entendu pour le premier tour de carrousel (car nous avions presque des inscriptions au carnet des demoiselles comme dans les bals « chics ». On n'avait, d'ailleurs, garde d'oublier la partie (que dis-je !) les innombrables parties de tourniquet (à tous les coups l'on gagne, n'est-ce pas, Messieurs les forains ?...) Le tir à la carabine avait naturellement, nos honneurs. Un court intervalle, entre parenthèses, le temps seul de laisser nos compagnes donner le change aux leurs. Car, alors, nous faisons, évidemment, bande à part, à l'exception peut-être de quelque audacieuse ou de certaine isolée qui nous suivait et admirait béatement. Dois-je en dire plus long et déceler les flirts ébauchés dans les coins d'ombres (l'électricité n'était pas encore reine incontestée et les rues du village, ne disposaient guère que de la lumière de quelques reverberères, renforcée pour la circonstance, de girandoles de lanternes vénitienne. Beau, féérique, comme spectacle champêtre !... Eh, oui, il y avait même des doux baisers échangés avec de naïfs serments d'amour, à la belle étoile.

Et ce, s'il vous plaît, à l'insu de ces vieux cousins de parents, si expérimentés, qui savent répondre d'un air si entendu, si sûr, si confiant aux avertissements de vieux amis méfiants et ironiques : « Bah ! Georges, Rose, Clémentine, un enfant, un enfant, des enfants, pensez-vous ! Innocent comme un nouveau-né !

Mais la fête continuait furieuse d'entrain, au son discordant des sifflets de baudruche, des feux de carabines, des pleurnichages de mou-

tards, des objurgations des « Cicerones » bonnes mamans ou bons papas, le tohu bohu de la foule, le ronronnement des tourniquets.

Pas de jazz, au demeurant, pas d'orchestre nègre, de joueurs de banjo. Les cuivres de la fanfare du bal, de la baraque aux lutteurs, le carrousel surtout, suffisaient alors à tous nos joyeux besoins de gais lurons et d'accortes cavalières. On rentrait littéralement moulu chez soi, mais résolument disposé pour le lendemain !

S. S.

Dans les vignes. — On a dansé pendant quatre nuits en l'honneur de la fête nationale ; et danser, cela donne soif.

Si bien que le 2 août, vers quatre heures du matin, le joyeux Onésime Piquette, ayant abondamment sacrifié, non seulement à Terpsichore, mais surtout à Bacchus, et se trouvant dans les vignes du Seigneur, est allé sonner à la porte de l'Institut Médico-Légal, qui s'appelle la Morgue.

La maison est fermée. Onésime frappe, cogne, appelle avec une obstination d'ivrogne. Au bout d'un quart d'heure, la concierge vient lui ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Qui est là ?

— C'est moi, Onésime Piquette.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien voilà, explique le noctambule d'une voix pâteuse : je viens voir si des fois je ne suis pas à la Morgue, car voilà cinq jours que je ne suis pas rentré chez moi, et ça commence à m'inquiéter.

SUR LE VIF

QUAND on désire connaître le caractère de certaines personnes, il est un moyen efficace : les convier à une réunion musicale. Il est extraordinaire comme les sentiments se peignent sur les visages, à l'insu de ceux qui les ressentent.

Le « Maître » s'assied devant le clavier et tous les traits se transforment. Il plaque le premier accord et l'esprit des écouteurs ouvre sa cage et s'envole.

Telle dame abandonne son sourire de commande. Les coins de sa bouche s'abaissent, ses yeux contemplent un objet imaginaire et sa pensée erre. On y peut lire : quelle économie pourrais-je réaliser pour m'acheter un sac pareil à celui de ma voisine...

Une jeune fille qui avait l'air de s'intéresser à tout et à tous, paraît penser : « Ouf ! je vais être tranquille pendant cinq minutes, ce qui me permettra de rêver tranquillement à Robert, ce cher garçon que je voudrais bien épouser, mais malheureusement, sa mère ne m'aime pas beaucoup. » A cette évocation de la future belle-mère, les narines de la jeune fille frémissent, ses lèvres se serrent, ses yeux lancent des flammes et elle prend une attitude de combat qui dément l'axiome : « La musique adoucit les mœurs ».

Il est certain que si la belle-mère voyait ainsi sa future belle-fille, le mariage ne se ferait pas...

Un vieux monsieur qui aime beaucoup parler, laisse voir tout son mécontentement d'être obligé de se taire. Sa moue est méprisante, ses yeux regardent le pianiste en ayant l'air de crier : Si vous vous croyez intéressant avec votre tapage ! Que signifie tout ce son dont il ne reste rien ! tandis que les belles phrases que je sais dire ont au moins leur utilité. Je me déplace pour qu'on m'écoute et non pour m'abreuver de cacophonie dont je n'ai que faire !

Quant à la maîtresse de maison, elle est sur des charbons ardents. Pendant que les cascades d'harmonie se précipitent, son esprit saute d'un sujet à l'autre, comme les doigts du pianiste d'une touche à l'autre. « Ses invités seront-ils satisfaits ? Sa réception surpassera-t-elle celle de Mme Ixe ? Son buffet sera-t-il confortable ? La marque du bon pâtissier sera-t-elle suffisante ? Si elle avait su que M. Boissec vint, elle aurait commandé chez Y, mais on le croyait en voyage. Encore une bévue d'Athanase. Ce dernier est le mari qui encaisse toutes les bévues et Madame toutes les gloires.

Ce « maître » n'en finit pas ! Madame Zède a bâillé... Horreur ! Les traits de Madame commencent à se convulser. Il faudrait passer au buffet vite, vite, pour que tous ces glapissements musicaux soient oubliés. Et Monsieur, là-bas,